

« LIRE »

Janine de La Robertie

(Texte d'une communication faite le 24 novembre 1995 à la faculté de Théologie protestante)

« Je ne veux plus lire un auteur chez qui l'on remarque qu'il a voulu faire un livre ; je ne lirai plus que ceux dont les idées devinrent inopinément un livre.»

Nietzsche, L'homme et son ombre.

« Je n'ai jamais appris à écrire », écrit Aragon dans les Incipit, rendant ainsi hommage à tous ceux qui l'ont marqué, par qui l'écriture lui a été donnée : les écrivains dont il fut lecteur.

Le temps sera divisé en trois :

- * Quelques digressions sur le fait de lire;
- * Lire et parcourir le champ du pouvoir;
- * Lire et entrer dans le champ de la connaissance.

A partir de ces propos nous concluons que l'éthique qui est nôtre est la conséquence, ou de notre quête de pouvoir ou de notre désir de connaissance.

I – Digressions ou lapalissades...

On passe beaucoup de temps à lire, apprend-on à lire ?

Il y a toujours de la passion quand on lit. Pourrait-on lire avec indifférence ?

Il y a de la tendresse : on lit, on écoute avec plaisir, on se laisse prendre par le texte, on le garde en soi, précieuse amande en coque qui germera un jour inconnu en des circonstances inconnues.

Tendresse et cruauté : on déchiquette un texte, on le morcelle, on le coupe, il vous écorche, vous bouscule, vous fait mal.

Ces livres qui bousculent, qui irritent ne sont-ils pas plus intéressants puisqu'ils permettent de poser la question : « Qu'est-ce qui m'est intolérable, pourquoi ne suis-je pas libre d'accepter sa vision du monde ? »

Peut-être faut-il entrer en lecture comme on entre, non en religion, mais dans un tableau. Pour rencontrer un tableau il faut perdre sa propre perspective et entrer dans un autre regard, dans une autre perspective, perdre ses repères de couleurs, ses préjugés pour être accepté dans le tableau.

Peut-être est-ce ainsi qu'il faut se mettre à apprendre à lire et accepter des rencontres inattendues.

Cela sera toujours de la fiction, qui seule dit la vérité masquée, costumée, mise en scène. Que nous lisions romans connus, policiers, thrillers, espionnage ou politique, il s'agit toujours de limites, de dénoncer, de retrouver l'origine mêlée au-delà des événements même fidèlement relatés. Trouver l'assassin, c'est trouver celui qui est porteur de l'horreur, ainsi qu'en soi cet inconnu, cet inconscient pour qui l'intention vaut acte, et fait de nous les frères de cet assassin de papier. La vérité de soi, la vérité de la vie qui a nom la mort ou l'amour, si peu de différence... On retrouve dans ces livres l'ivresse, l'éclat, l'insoutenable provocation de la quête de l'intention de soi et de l'autre.

Je pense à quelques textes comme certains de Blanchot ou de maître Eckhart... brûlots pour eux, brûlots pour nous...

Lire pour être aussi dans une reconstruction de son histoire grâce à la mosaïque de l'histoire qui nous est contée, où se rejoignent rêve et réalité, fantasme et réel, chair et mort, amour et désir. Reconstruction de l'histoire de chacun, toujours inédite, inouïe, toujours à retrouver, à récupérer par fragments des sables mortifiés.

Certains livres aident par l'immédiateté du texte ; d'autres par les agencements de phrases, par le style, menant à un mouvement d'invention – c'est inattendu, surprenant – où s'abolit la différence entre singularité et universel. Le temps vécu est parfois d'instabilité, étrange familiarité d'où le bien, le bon sont exclus.

Reste le Beau, qui est voué à la violence à la subversion, à la démolition de tout dogmatisme.

Oui, c'est peut-être pour cela qu'on lit, même quand on est en analyse, qu'on est psychanalyste, pour être délogé...

C'est quand on est petit qu'on apprend à lire et c'est quand on est petit que l'on vit, que l'on éprouve, que l'on est saisi, que l'on se révolte, silencieusement ou non, contre l'amour incestueux. De cette fracture surgira plus tard la nécessité de parler, d'être un jour capable de reconnaître que le désir s'y origine.

La passion de la lecture s'adresse à l'altérité parce que lire est dérangeant, parce que les semblables ne sont jamais l'Autre – et heureusement !

II – Comment peut-on lire par envie de pouvoir ?

Shakespeare, Baudelaire, Freud ne voulaient pas être ce qu'ils découvraient de la condition humaine. Ils auraient voulu ne pas savoir, être comme tout le monde. Ils enviaient les gens qui ne savaient pas que Macbeth, Hamlet et Œdipe sont en chacun de nous.

Freud apprend et nous apprend qu'il n'est point de temps sans sexualité, c'est-à-dire que la pureté, les beaux et bons sentiments n'existent pas. Il confirme qu'il n'est pas de lieu en l'humain que le désir n'entaille, que l'œuvre d'art surgit d'un délire, d'une inquiétante étrangeté et que l'intelligence ne peut être qu'à se réveiller des maléfices et des endormissements dogmatiques.

Ces écrivains, et non des moindres, ont voulu nous inciter à croire en l'homme. Je pense à Victor Hugo qui écrit : « Le devoir est un dieu qui ne veut pas d'athée. » Hugo croit à la vertu, il est sincère.

Baudelaire admirait la puissance de travail de Victor Hugo mais perçait – lors de son travail de critique – sa boursoufflure morale. Baudelaire, parlant de la pensée de Poe (Le Chat Noir) dont il a traduit les œuvres, écrit ceci : « Il y a dans l'homme une force mystérieuse dont la philosophie moderne ne veut pas tenir compte ; et cependant sans cette force innommée, sans ce penchant primordial, une foule d'actions humaines resteraient inexplicables, inexplicables. Ces actions n'ont d'attrait que parce qu'elles sont mauvaises, dangereuses, elles possèdent l'attraction du souffre. Cette force primitive, irrésistible est la perversité naturelle qui fait que l'homme est sans cesse homicide, assassin, bourreau. »

Baudelaire expérimente la fascination du mal, le désir de s'affliger lui-même. Cela fait partie de son expérience, mais son expérience, à l'instar de toute connaissance de l'individuel, ne sait que répéter.

Baudelaire fait sien ce que Nietzsche écrit dans La Volonté de Puissance : « Le charme qui combat pour nous est au premier chef une magie de l'extrême, la séduction qu'exerce tout

extrême. »

Il est un des rares esprits dont la pensée se soit saisie des données de son expérience interne, qui ait tâtonné à la recherche de cadres pour penser non pas pour expliquer, pour mieux situer un événement à sa place juste, dût-il pour cela faire craquer les cadres qui en empêchaient l'accès.

Baudelaire, devant les forces qu'il appelle « la nuit » qui le bousculent, s'intéresse à cela même qui nie son autonomie.

Il nous manifeste que l'humain peut connaître ce qu'il croit ignorer, qu'il a une connaissance de l'inconnaissable en soi et que cette connaissance est une nécessité car elle limite la prétention et l'arrogance à se croire maître de soi.

Dans *Fusées* et dans *Mon cœur mis à nu* (*Les Curiosités esthétiques*), Baudelaire s'affirme et écrit : « L'artiste n'est artiste qu'à la condition d'être double et de n'ignorer aucun phénomène de sa double nature. »

Baudelaire écrit, rature, il n'a pas les idées claires. La honte interne le submerge. Il ne veut pas de l'impuissance qui le hante. Il refuse la haine qu'il suscite, il en est blessé, il ne peut être qu'en acceptant ces glissements, ces mobilités contradictoires, ininterrompues du désir.

La négation du désir déclenche l'immobilisme d'une construction qui se veut d'une violence idéalement paisible.

Victor Hugo a le travail facile, ample, il chante l'Homme – l'Universel. Il propose l'Homme comme objet. Il explique le mal. Il explique la souffrance. Il dit la nécessité de la vertu, il croit à la science, au progrès. Victor Hugo partait de la connaissance d'un universel. Baudelaire partait de son expérience individuelle.

Victor Hugo particularise jusqu'à sa personne, et de son ressenti noble si douloureux crée une vérité générale. On pourrait dire que Victor Hugo emprunte les traits, les stéréotypes, les caractéristiques qui feront de lui, même exilé, un homme de pouvoir. Ce qui n'est en rien une critique de son œuvre. Son style, son écriture ne peuvent que séduire par la certitude, par la fermeté de sa position vertueuse.

La sexualité, l'ambiguïté, l'ambivalence, le morcellement de la beauté de la femme, la préoccupation angoissée à l'égard du sens de la vie, tout cela ne peut se manifester s'il y a quête du pouvoir.

Le pouvoir peut emprunter – comment parler, écrire sans références à d'autres ? – mais emprunter ce n'est pas prêter ni échanger. Baudelaire généralise une douleur, une expérience personnelle. Il prête et échange. D'ailleurs, dans les écoles on faisait lire Victor Hugo aux enfants mais pas Baudelaire !

Le pouvoir est ce qui motive tout un chacun pour « acquérir » plus. Cela révèle la croyance que chacun possède en un paradis éventuel en des lendemains heureux. Sciences, techniques médicales, pédagogiques, religieuses, juridiques sont au service de cette quête.

La psychanalyse n'y échappe pas.

Interroger, commenter le plus de textes possibles de Freud, de Lacan ou autres, textes accumulés : « Encore un de plus ! ». Ne rien perdre de ce qui se dit, s'écrit, être là où sont les gens connus sont phénomènes fréquents. La coalescence et la médiatisation de la psychanalyse risquent de réduire la psychanalyse à un acquis culturel dont on pourra se parer.

Idéologies, croyances en la béatitude que la psychanalyse amènerait, procurerait... Accumuler des enseignements et après ? ? – le danger étant que ce pouvoir idéologique

occulterait l'expérience de la cure dans ce qu'elle a de radical. Lacan dit : « Le discours psychanalytique n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel, c'est bien en quoi il est matière d'enseignement. Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne ? » (Écrits).

La question est là posée. Chacun est concerné ainsi que les associations de psychanalystes qui peuvent enclorre dans un savoir enseigné par un pouvoir unifiant. Personne ne pourra répondre à la question du « comment faire autrement » ; personne ne pourra sortir quelqu'un de l'impasse qui consiste à lire pour acquérir un pouvoir, pour ne pas dire le pouvoir.

Il y aura à aborder l'autre possibilité qui est...

III – ...de lire en quête de connaissance

Que peut-on enseigner ? Que peut-on apprendre aux autres ?

Les théories, les savoirs accumulatifs, les méthodes, tout cela est nécessaire ; outils mais outils et non fin en soi, car s'il s'agit de « fin » en soi cela produira des croyances ; le livre deviendra maître et non outil.

Un jour, dans une réunion de travail, nous nous sommes posés la question : « Est-ce qu'on jette des livres ? » Bien sûr, les romans à « quatre sous » on les laisse dans les trains avec les revues... Mais les livres ? On les donne, on les met en caisse dans sa cave ou au grenier. Les brûler, impossible, cela renvoie à tous les autodafés. Alors les jeter ?

Que représentent tous ces ramassis de papiers, de signes pour qu'ils ne puissent être mis au vide-ordures ? A quel Livre cela renvoie-t-il ?

Même le livre pourrait prendre place de Maître, de Maître absolu ! Celui qui nous dirait le fin mot de l'histoire... on aurait enfin le dernier mot, en fin.

Octave Mannoni, dans son livre Clefs pour l'Imaginaire, écrit : « Le savoir inconscient est un savoir qui est fondé sur les avatars du désir inconscient, il ne se développe que quand on l'attend d'un autre qui ne le donne pas. »

Un autre qui ne le donne pas... Il n'y a pas d'Autre de ce savoir là. Il n'y a pas de Maître de ce savoir. Ainsi, ce n'est pas une personne mais une instance, un lieu. Si cela était une personne qui donne ce savoir, nous serions sur un chemin d'initiation, d'apprentissage, de sagesse. Les psychanalystes ne sont pas des sages ni des maîtres initiateurs, ni des gourous. Ils n'ont pas à oublier ce que Mannoni a dit : « Enfermée dans un programme scolaire, de quelque nature que ce soit, la psychanalyse cesse d'être la psychanalyse. »

Il s'agit d'un savoir mais qui porte sur l'Énigme – « cette énigme qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel », écrit Lacan (1970), posant le symptôme en équivalent de l'énigme passant par un autre –, et ne s'entend et ne s'actualise que dans une vie singulière. La cure fait apparaître un savoir, celui de l'inconscient ; lire peut permettre de mettre en acte le rapport de ce savoir à l'inconscient. Il ne s'agit pas d'un savoir sur l'inconscient, mais d'« un savoir où l'inconscient a sa part et remplit une fonction ».

Lorsque lire introduit au champ de la connaissance, c'est-à-dire ce qui cause le désir, à ce qui est en jeu dans le questionnement : d'où viennent les enfants ? Y a-t-il une origine à l'origine ? Puis-je être le père et l'amant de ma mère ? Que veut la Femme ? Lorsque ces questions sont possibles grâce à des livres qui entretiennent ouvert le radical de la cure, cette lecture crée dans le lecteur une place au-delà du fantasme et produit du Tiers.

Il y a des lectures qui escamotent la rivalité, la haine qui se jouent toujours en nombre pair. Des lectures miroirs, des lectures du même/m'aime.

Il s'agit alors peut-être d'enseignement mais certainement pas de transmission. La

polyphonie, la polysémie du texte ouvre des sens inattendus, désorientants, désaccordants, déroutants. Ces lectures font passer du mirage aux ruines de l'enfance toujours exilée et reconnue alors en tant que telle. Ces lectures donnent au conte la dimension mythique. Ce qui n'est possible que si le livre est exigeant, s'il provoque, s'il fait dériver vers les chemins de la mémoire, s'il fait surgir les balises de rêve, s'il réveille du léthal.

L'essentiel de l'humain n'est pas dans la recherche du bonheur mais dans la quête de ce qui assure les possibilités d'une parole, d'une parole nécessairement conjugée ; concordances insolites, futurs antérieurs, présent permanent sont voués à la chose perdue, imparfait où se crée la fiction de notre histoire actuellement passé antérieur...

On lit silencieusement, chacun pour soi et pourtant certaines expériences amènent des lectures à haute voix qui comme le discours font lien social. Il n'y a pas de dernier mot de l'inconscient, mais tout livre a un dernier mot, et seul ou avec d'autres que fait-on de ce livre « fini », qu'en reste-t-il ?

Un temps pour conclure... Si le passé a advenir présent dans les mots, la clinique surgit quand le présent se conjugue dans la répétition du passé.

Ces deux champs – celui du pouvoir, celui de la connaissance – nous font agir soit avec l'éthique de conviction, soit avec l'éthique de responsabilité

L'éthique de conviction incite à tirer, à écrire, à se montrer, à parler plus vite que son talent, à aimer le bruit plus que les textes silencieux, à préférer les croyances à l'incertitude, à savoir où est le bien et le mal. C'est l'opinion qui règne en sachant que nul n'y échappe.

L'éthique de responsabilité incline à la connaissance, à une certaine lenteur, peut apparaître insuffisante. Elle exige du temps.

Lire, connaître exige du temps et de la solitude.

A Paris, le lieu d'où l'on parle vaut plus que ce qu'on y dit.

Notre petite société balance entre la connaissance et les archaïsmes divers qui permettent un pouvoir tyrannique. Nous seuls, face à nous-mêmes, contraints peut-être à chercher pour reconnaître notre identité, à nous reconnaître partagés.

Allons-nous accepter d'être victimes de la dictature des clercs ou serons-nous libres de ne pas tout savoir pour y échapper !

Est-ce que lire rend la liberté de penser, de parler ; fait-elle, cette liberté, place à la singularité ?

Si le livre ne permet pas d'aider à nommer, s'il n'ajoute pas à l'alphabet d'autres signes pour dire au plus près ce qui est à dire, à quoi sert-il ?

Le livre créateur est celui qui ajoute une trace au monde du lecteur. Ce n'est pas un livre imposteur qui « pastiche » adroit dans sa technique mais qui n'ajoute rien ou même pis qui efface un peu du monde des signes.

La lecture créante est propice à la création parce qu'elle prolonge le métissage d'où nous sommes nés... Métissage d'histoires, de pensées, de rencontres, parce que la vie ne se nourrit que de rencontres entre différents styles, différentes approches de la question humaine.

L'opinion remplace la faim de savoir et assèche le désir de la connaissance...

D'où viennent les enfants ? D'un chou, d'une rose, d'une cigogne.... Et si c'était de ce qui témoigne, de ce qui reste d'un désir conjugué d'homme et de femme ? Est-ce tellement plus dérangent ? Oui, si j'assume la responsabilité de ma réponse. Non, si je réponds ainsi parce que les « psy » l'ont dit !

uu

Les effets de la lecture sont dans la pensée plurielle, métissée, de vérités et de contre-vérités.

Lire, c'est emprunter un pont des rives du dedans aux rives du dehors, de soi à l'auteur et de l'auteur à soi. Curieux compagnonnage quelquefois qu'un auteur et un lecteur.

Dans son dernier livre *Mon frère l'idiot*, Michel del Castillo remercie Dostoïewski parce qu'il lui a permis d'être. Ce livre est le signe de ce qu'il lui doit.

Accepter d'être modifié par un inconnu qui a eu nécessité d'aller par l'écriture vers d'autres.

La lecture reste l'espace ouvert, désirable, permettant une rupture de connivence avec la pensée magique, avec les sciences et toutes certitudes qui s'enseignent. Cet espace ne transmet que la parole et ne se transmet que par la parole.

Pour conclure

L'effet le plus heureux de la lecture est la rupture de la pensée unique et légitimante.

Phénomène récurrent que cette pensée unique qui s'exprima au cours des siècles, au gré des civilisations sous le couvert des religions, des morales, de l'histoire et de la psychanalyse pourquoi pas ! Il semble alors que toute alternative semble interdite, que l'homme se présente alors comme UN, détenant le monopole de la représentation, de la légitimation. Ceci n'entraîne que croyances, opinions, conformisme et terrorisme.

Éthique de responsabilité... Le seule qui soit possible.

Savez-vous la dernière lecture de Freud ? « La peau de chagrin ».

La mort n'était pas loin, il souffrait, l'angoisse de castration était présente.

Les psychanalystes ne sont vraiment pas des sages ! Ceci nous ramène à la limite, au temps qui est de conclure.

24/11/1995